

Le porte-balle effrayé lâche prise. Jacques remonte sur son cheval et s'achemine au petit pas vers la ville, en disant en lui-même : « Voilà la montre recouvrée, à présent voyons à notre bourse... » Le porte-balle se hâte de refermer sa malle, la remet sur ses épaules, et suit Jacques en criant : « Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au secours ! à moi ! à moi !... » C'était dans la saison des récoltes : les champs étaient couverts de travailleurs. Tous laissent leurs faucilles, s'attroupent autour de cet homme, et lui demandent où est le voleur, où est l'assassin.

« Le voilà, le voilà là-bas.

— Quoi ! celui qui s'achemine au petit pas vers la porte de la ville ?

— Lui-même.

— Allez, vous êtes fou, ce n'est point là l'allure d'un voleur.

— C'en est un, c'en est un, vous dis-je, il m'a pris de force une montre d'or... »

Ces gens ne savaient à quoi s'en rapporter, des cris du porte-balle ou de la marche tranquille de Jacques. « Cependant, ajoutait le porte-balle, mes enfants, je suis ruiné si vous ne me secourez ; elle vaut trente louis comme un liard. Secourez-moi, il emporte ma montre, et s'il vient à piquer des deux, ma montre est perdue... »

Si Jacques n'était guère à portée d'entendre ces cris, il pouvait aisément voir l'attroupement, et n'en allait pas plus vite. Le porte-balle détermina, par l'espoir d'une récompense, les paysans à courir après Jacques. Voilà donc une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants allant et criant : « Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! » et le porte-balle les suivant d'aussi près que le fardeau

dont il était chargé le lui permettait, et criant : « Au voleur ! au voleur ! à l'assassin !... »

Ils sont entrés dans la ville, car c'est dans une ville que Jacques et son maître avaient séjourné la veille ; je me le rappelle à l'instant. Les habitants quittent leurs maisons, se joignent aux paysans et au porte-balle, tous vont criant à l'unisson : « Au voleur ! au voleur ! à l'assassin !... » Tous atteignent Jacques en même temps. Le porte-balle s'élançant sur lui, Jacques lui détache un coup de botte dont il est renversé par terre, mais n'en criant pas moins : « Coquin, fripon, scélérat, rends-moi ma montre ; tu me la rendras, et tu n'en seras pas moins pendu... » Jacques, gardant son sang-froid, s'adressait à la foule qui grossissait à chaque instant, et disait : « Il y a un magistrat de police ici, qu'on me mène chez lui ; là, je ferai voir que je ne suis point un coquin, et que cet homme en pourrait bien être un. Je lui ai pris une montre, il est vrai ; mais cette montre est celle de mon maître. Je ne suis point inconnu dans cette ville : avant-hier au soir nous y arrivâmes mon maître et moi, et nous avons séjourné chez M. le lieutenant général, son ancien ami. » Si je ne vous ai pas dit plus tôt que Jacques et son maître avaient passé par Conches, et qu'ils avaient logé chez le lieutenant général de ce lieu, et que cela ne m'est pas venu plus tôt « qu'on me conduise chez M. le lieutenant général, » disait Jacques, et en même temps il mit pied à terre. On le voyait au centre du cortège, lui, son cheval et le porte-balle. Ils marchent, ils arrivent à la porte du lieutenant général. Jacques, son cheval et le porte-balle entrent, Jacques et le porte-balle se tenant l'un à l'autre à la boutonnière. La foule reste en dehors.

Cependant que faisait le maître de Jacques? il s'était assopi au bord du grand chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, et l'animal paissait l'herbe autour du dormeur, autant que la longueur de la bride le lui permettait.

Aussitôt que le lieutenant général aperçut Jacques, il s'écria : « Eh! c'est toi, mon pauvre Jacques! Qu'est-ce qui te ramène seul ici?

— La montre de mon maître : il l'avait laissée pendue au coin de la cheminée, et je l'ai retrouvée dans la balle de cet homme; notre bourse, que j'ai oubliée sous mon chevet, et qui se retrouvera si vous l'ordonnez.

— Et que cela soit écrit là-haut... » ajouta le magistrat.

A l'instant il fit appeler ses gens; à l'instant le porteballe montrant un grand drôle de mauvaise mine, et nouvellement installé dans la maison, dit : « Voilà celui qui m'a vendu la montre. »

Le magistrat, prenant un air sévère, dit au porteballe et à son valet : « Vous mériteriez tous deux les galères, toi pour avoir vendu la montre, toi pour l'avoir achetée... » A son valet : « Rends à cet homme son argent, et mets bas ton habit sur-le-champ... » Au porteballe : « Dépêche-toi de vider le pays, si tu ne veux pas y rester accroché pour toujours. Vous faites tous deux un métier qui porte malheur... Jacques, à présent, il s'agit de ta bourse. » Celle qui se l'était appropriée comparut sans se faire appeler; c'était une grande fille faite au tour. « C'est moi Monsieur, qui ai la bourse, dit-elle à son maître, mais je ne l'ai point volée : c'est lui qui me l'a donnée.

— Je vous ai donné ma bourse?

— Oui.

— Cela se peut, mais que le diable m'emporte si je m'en souviens... »

Le magistrat dit à Jacques : « Allons, Jacques, n'éclaircissons pas cela davantage.

— Monsieur...

— Elle est jolie et complaisante, à ce que je vois.

— Monsieur, je vous jure...

— Combien y avait-il dans la bourse ?

— Environ neuf cent dix-sept livres.

— Ah ! Javotte ! neuf cent dix-sept livres pour une nuit, c'est beaucoup trop pour vous et pour lui. Donnez-moi la bourse... »

La grande fille donna la bourse à son maître qui en tira un écu de six francs : « Tenez, lui dit-il, en lui jetant l'écu, voilà le prix de vos services ; vous valez mieux, mais pour un autre que Jacques. Je vous en souhaite deux fois autant tous les jours, mais hors de chez moi, entendez-vous ? Et toi, Jacques, dépêche-toi de remonter sur ton cheval et de retourner à ton maître. »

Jacques salua le magistrat et s'éloigna sans répondre, mais il disait en lui-même : « L'effrontée ! la coquine ! il était donc écrit là-haut qu'un autre coucherait avec elle, et que Jacques payerait !... Allons, Jacques, console-toi ; n'es-tu pas trop heureux d'avoir rattrapé ta bourse et la montre de ton maître, et qu'il t'en ait si peu coûté ? »

Jacques remonte sur son cheval et fend la presse qui s'était faite à l'entrée de la maison du magistrat ; mais comme il souffrait avec peine que tant de gens le prissent pour un fripon, il affecta de tirer la montre de sa poche et de regarder l'heure qu'il était ; puis il piqua des deux son cheval, qui n'y était pas fait, et qui

n'en partit qu'avec plus de célérité. Son usage était de le laisser aller à sa fantaisie ; car il trouvait autant d'inconvénient à l'arrêter quand il galopait qu'à le presser quand il marchait lentement. Nous croyons conduire le destin ; mais c'est toujours lui qui nous mène ; et le destin, pour Jacques, était tout ce qui le touchait ou l'approchait, son cheval, son maître, un moine, un chien, une femme, un mulet, une corneille. Son cheval le conduisait donc à toutes jamLes vers son maître, qui s'était assoupi sur le bord du chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, comme je vous l'ai dit. Alors le cheval tenait à la bride ; mais lorsque Jacques arriva, la bride était restée à sa place, et le cheval n'y tenait plus ¹. Un fripon s'était apparemment approché du dormeur, avait doucement coupé la bride et emmené l'animal. Au bruit du cheval de Jacques, son maître se réveilla, et son premier mot fut : « Arrive, arrive, maroufle ! je te vais... » Là, il se mit à bâiller d'une aune.

« Bâillez, bâillez, Monsieur, tout à votre aise, lui dit Jacques, mais où est votre cheval ?

— Mon cheval ?

— Oui, votre cheval... »

Le maître, s'apercevant aussitôt qu'on lui avait volé son cheval, se disposait à tomber sur Jacques à grands coups de bride, lorsque Jacques lui dit : « Tout doux, Monsieur, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à me laisser assommer ; je recevrai le premier coup, mais je jure qu'au second je f'ique des deux et vous laisse là... »

Cette menace de Jacques fit tomber subitement la

1. VARIANTE : « N'y était plus. »

furéur du maître, qui lui dit d'un ton radouci : « Et ma montre ?

— La voilà.

— Et ta bourse ?

— La voilà.

— Tu as été bien longtemps.

— Pas trop pour tout ce que j'ai fait. Écoutez bien. Je suis allé, je me suis battu, j'ai ameuté tous les paysans de la campagne, j'ai ameuté tous les habitants de la ville, j'ai été pris pour voleur de grand chemin, j'ai été conduit chez le juge, j'ai subi deux interrogatoires, j'ai presque fait pendre deux hommes ; j'ai fait mettre à la porte un valet, j'ai fait chasser une servante, j'ai été convaincu d'avoir couché avec une créature que je n'ai jamais vue et que j'ai pourtant payée ; et je suis revenu.

— Et moi, en t'attendant...

— En m'attendant il était écrit là-haut que vous vous endormiriez, et qu'on vous volerait votre cheval. Eh bien ! Monsieur, n'y pensons plus ! c'est un cheval perdu, et peut-être est-il écrit là-haut qu'il se retrouvera.

— Mon cheval ! mon pauvre cheval !

— Quand vous continueriez vos lamentations jusqu'à demain, il n'en sera ni plus ni moins.

— Qu'allons-nous faire ?

— Je vais vous prendre en croupe, ou, si vous l'aimez mieux, nous quitteront nos Lottes, nous les attacherons sur la selle de mon cheval, et nous poursuivrons notre route à pied.

— Mon cheval ! mon pauvre cheval ! »

Ils prirent le parti d'aller à pied, le maître s'écriant de temps en temps : mon cheval ! mon pauvre cheval !

et Jacques paraphrasant l'abrégé de ses aventures. Lorsqu'il en fut à l'accusation de la fille, son maître lui dit :

— Vrai, Jacques, tu n'avais pas couché avec cette fille ?

JACQUES

Non, Monsieur.

LE MAÎTRE

Et tu l'as payée ?

JACQUES

Assurément !

LE MAÎTRE

Je fus une fois en ma vie plus malheureux que toi.

JACQUES

Vous payâtes après avoir couché ?

LE MAÎTRE

Tu l'as dit.

JACQUES

Est-ce que vous ne me raconterez pas cela ?

LE MAÎTRE

Avant que d'entrer dans l'histoire de mes amours, il faut être sorti de l'histoire des tiennes. Eh bien ! Jacques, et tes amours, que je prendrai pour les premières et les seules de ta vie, monobstant l'aventure de la

servante du lieutenant général du Conches ; car, quand tu aurais couché avec elle, tu n'en n'aurais pas été l'amoureux pour cela. Tous les jours on couche avec des femmes qu'on n'aime pas, et l'on ne couche pas avec des femmes qu'on aime. Mais...

JACQUES

Eh bien ! mais !... qu'est-ce ?

LE MAÎTRE

Mon cheval !... Jacques, mon ami, ne te fâche pas ; mets-toi à la place de mon cheval, suppose que je t'aie perdu, et dis-moi si tu ne m'en estimerais pas davantage si tu m'entendais m'écrier : Mon Jacques ! mon pauvre Jacques !

Jacques sourit, et dit : J'en étais, je crois, au discours de mon hôte avec sa femme pendant la nuit qui suivit mon premier pansement. Je reposai un peu. Mon hôte et sa femme se levèrent plus tard que de coutume.

LE MAÎTRE

Je le crois.

JACQUES

A mon réveil, j'entr'ouvris doucement mes rideaux, et je vis mon hôte, sa femme et le chirurgien, en conférence secrète vers la porte¹. Après ce que j'avais entendu pendant la nuit, il ne me fut pas difficile de deviner ce qui se traitait là. Je toussai. Le chirurgien dit au mari : « Il est éveillé ; compère, descendez à la

1. VARIANTE : « Vers la fenêtre. »

cave, nous boirons un coup, cela rend la main sûre ; je lèverai ensuite mon appareil, puis nous aviserons au reste. »

La bouteille arrivée et vidée, car, en terme de l'art, boire un coup c'est vider au moins une bouteille, le chirurgien s'approcha de mon lit, et me dit : « Comment la nuit a-t-elle été ?

— Pas mal.

— Votre bras... Bon, bon, le pouls n'est pas mauvais, il n'y a presque plus de fièvre. Il faut voir à ce genou... Allons, commère, dit-il à l'hôtesse qui était debout au pied de mon lit derrière le rideau, aidez-nous... » L'hôtesse appela un de ses enfants... « Ce n'est pas un enfant qu'il nous faut ici, c'est vous, un faux mouvement nous apprêterait de la besogne pour un mois. Approchez. » L'hôtesse approcha, les yeux baissés.. « Prenez cette jambe, la bonne, je me charge de l'autre. Doucement, doucement... A moi, encore un peu à moi... L'ami, un petit tour de corps à droite... à droite, vous dis-je, et nous y voilà... »

Je tenais le matelas des deux mains, je grinçais des dents, la sueur me coulait le long du visage. « L'ami, cela n'est pas doux.

— Je le sens.

— Vous y voilà. Commère, lâchez la jambe, prenez l'oreiller ; approchez la chaise, et mettez l'oreiller dessus... trop près... un peu plus loin... L'ami, donnez-moi la main, serrez-moi ferme. Commère, passez dans la ruelle, et tenez-le par-dessous le bras... A merveille... Compère, ne reste-t-il rien dans la bouteille?

— Non.

— Allez prendre la place de votre femme, et qu'elle en aille chercher une autre.. Bon, bon, versez plein...

Femme, laissez votre homme où il est et venez à côté de moi... » L'hôtesse appela encore une fois un de ses enfants. « Eh! mort diable, je vous l'ai déjà dit, un enfant n'est pas ce qu'il nous faut. Mettez-vous à genoux, passez la main sous le mollet... Commère, vous tremblez comme si vous aviez fait un mauvais coup; allons donc, du courage... La gauche sous le bas de la cuisse, là, au-dessus du bandage... Fort bien!... » Voilà les coutures coupées, les bandes déroulées, l'appareil levé et ma blessure à découvert. Le chirurgien tâte en dessus, en dessous, par les côtés, et à chaque fois qu'il me touche, il dit : « L'ignorant! l'âne! le butor! et cela se mêle de chirurgie! Cette jambe, une jambe à couper? Elle durera autant que l'autre : c'est moi qui vous en réponds.

— Je guérirai ?

— J'en ai bien guéri d'autres.

— Je marcherai ?

— Vous marcherez.

— Sans boiter ?

— C'est autre chose; diable, l'ami, comme vous y allez! N'est-ce pas assez que je vous aie sauvé votre jambe? Au demeurant, si vous boitez, ce sera peu de chose. Aimez-vous la danse ?

— Beaucoup.

— Si vous en marchez un peu moins bien, vous n'en danserez que mieux... Commère, le vin chaud... Non, l'autre d'abord; encore un petit verre, et votre pansement n'en ira pas plus mal. »

Il boit : on apporte le vin chaud, on m'étuve, on remet l'appareil, on m'étend dans mon lit, on m'exhorte à dormir si je puis, on ferme les rideaux, on finit la bouteille entamée, on en remonte une autre, et la conférence reprend entre le chirurgien, l'hôte et l'hôtesse.

L'HÔTE

Compère, cela sera-t-il long ?

LE CHIRURGIEN

Très long... A vous, compère.

L'HÔTE

Mais combien ? Un mois ?

LE CHIRURGIEN

Un mois ! Mettez-en deux, trois, quatre, qui sait cela ? La rotule est entamée, le fémur, le tibia... A vous, commère.

L'HÔTE

Quatre mois ! miséricorde ! Pourquoi le recevoir ici ? Que diable faisait-elle à sa porte ?

LE CHIRURGIEN

A moi ; car j'ai bien travaillé.

L'HÔTESSE

Mon ami, voilà que tu recommences. Ce n'est pas là ce que tu m'as promis cette nuit ; mais patience, tu y reviendras.

L'HÔTE

Mais, dis-moi, que faire de cet homme ? Encore si l'année n'était pas si mauvaise !...

L'HÔTESSE

Si tu voulais, j'irais chez le curé.

L'HÔTE

Si tu y mets le pied, je te roue de coups.

LE CHIRURGIEN

Pourquoi donc, compère ? la mienne y va bien.

L'HÔTE

C'est votre affaire.

LE CHIRURGIEN

A ma filleule ; comment se porte-t-elle ?

L'HÔTESSE

Fort bien.

LE CHIRURGIEN

Allons, compère, à votre femme et à la mienne ; ce sont deux bonnes femmes.

L'HÔTE

La vôtre est plus avisée ; elle n'aurait pas fait la sottise...

L'HÔTESSE

Mais, compère, il y a les sœurs grises.

LE CHIRURGIEN

Ah ! commère ! un homme, un homme chez les sœurs. Et puis il y a une petite difficulté un peu plus grande que le doigt... Buvez aux sœurs, ce sont de bonnes filles.

L'HÔTESSE

Et quelle difficulté ?

LE CHIRURGIEN

Votre homme ne veut pas que vous alliez chez le curé, et ma femme ne veut pas que j'aille chez les sœurs... Mais, compère, encore un coup, cela nous avisera peut-être. Avez-vous questionné cet homme ? Il n'est peut-être pas sans ressource.

L'HÔTE

Un soldat !

LE CHIRURGIEN

Un soldat a père, mère, frères, sœurs, des parents, des amis, quelqu'un sous le ciel... Buons encore un coup, éloignez-vous, et laissez-moi faire.

Telle fut à la lettre la conversation du chirurgien, de l'hôte et de l'hôtesse ; mais quelle autre couleur n'aurais-je pas été le maître de lui donner, en introduisant un scélérat parmi ces bonnes gens ? Jacques se serait vu, ou vous auriez vu Jacques au moment d'être arraché de son lit, jeté sur un grand chemin ou dans une fondrière. — Pourquoi pas tué ? — Tué, non. J'aurais bien su appeler quelqu'un à son secours ; ce quelqu'un-là aurait été un soldat de sa compagnie ; mais cela aurait pu le *Cleveland*¹ à infecter. La vérité, la vérité ! — La vérité, me direz-vous, est souvent froide, commune et plate ; par exemple, votre dernier récit du pansement de Jacques est vrai, mais qu'y a-t-il d'intéressant ? Rien. — D'accord. — S'il faut être vrai, c'est comme Molière, Regnard, Richardson, Sedaine ; la vérité a ses côtés piquants, qu'on saisit quand on a du

1. V. *Histoire de Cleveland, fils naturel de Cromwell, ou le Philosophe anglais*, par l'abbé Prévost. 4 vol. n°-12, 1732.

génie. — Oui, quand on a du génie ; mais quand on en manque ? — Quand on en manque, il ne faut pas écrire. — Et si par malheur on ressemblait à un certain poète que j'envoyai à Pondichéry ? — Qu'est-ce que ce poète ? — Ce poète... Mais si vous m'interrompez, lecteur, et si je m'interromps moi-même à tout coup, que deviennent les amours de Jacques ? Croyez-moi, laissons là le poète... L'hôte et l'hôtesse s'éloignèrent... — Non, non, l'histoire du poète de Pondichéry. — Le chirurgien s'approcha du lit de Jacques... — L'histoire du poète de Pondichéry, l'histoire du poète de Pondichéry. — Un jour il me vient un jeune poète, comme il m'en vient tous les jours... Mais, lecteur, quel rapport cela a-t-il avec le voyage de Jacques le Fataliste et de son maître?... — L'histoire du poète de Pondichéry. — Après les compliments ordinaires sur mon esprit, mon génie, mon goût, ma bienfaisance, et autres propos dont je ne crois pas un mot, bien qu'il y ait plus de vingt ans qu'on me les répète, et peut-être de bonne foi, le jeune poète tire un papier de sa poche : ce sont des vers, me dit-il. — Des vers ! — Oui, Monsieur, et sur lesquels, j'espère que vous aurez la bonté de me dire votre avis. — Aimez-vous la vérité ? — Oui, Monsieur ; et je vous la demande. — Vous allez la savoir. — Quoi ! vous êtes assez bête pour croire qu'un poète vient chercher la vérité chez vous ? — Oui. — Et pour la lui dire ? — Assurément. — Sans ménagement ? — Sans doute : le ménagement le mieux apprêté ne serait qu'une offense grossière ? fidèlement interprété, il signifierait, vous êtes un mauvais poète ; et comme je ne vous crois pas assez robuste pour entendre la vérité, vous n'êtes encore qu'un plat homme. — Et la franchise vous a toujours réussi ? — Presque toujours... Je lis les vers

de mon jeune poète, et je lui dis : Non seulement vos vers sont mauvais, mais il m'est démontré que vous n'en ferez jamais de bons. — Il faudra donc que j'en fasse de mauvais ; car je ne saurais m'empêcher d'en faire. — Voilà une terrible malédiction ! Concevez-vous, Monsieur, dans quel avilissement vous allez tomber ? Ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes, n'ont pardonné la médiocrité aux poètes : c'est Horace qui l'a dit¹. — Je le sais. — Êtes-vous riche ? — Non. — Êtes-vous pauvre ? — Très pauvre. — Et vous allez joindre à la pauvreté le ridicule de mauvais poète ; vous aurez perdu toute votre vie, vous serez vieux. Vieux, pauvre et mauvais poète, ah ! Monsieur, quel rôle ! — Je le conçois, mais je suis entraîné malgré moi... (Ici Jacques aurait dit : Mais cela est écrit là-haut.) — Avez-vous des parents ? — J'en ai. — Quel est leur état ? — Ils sont joailliers. — Feraient-ils quelque chose pour vous ? — Peut-être. — Eh bien ! voyez vos parents, proposez-leur de vous avancer une pacotille de bijoux. Embarquez-vous pour Pondichéry ; vous ferez de mauvais vers sur la route ; arrivé, vous ferez fortune. Votre fortune faite, vous reviendrez faire ici tant de mauvais vers qu'il vous plaira, pourvu que vous ne les fassiez pas imprimer, car il ne faut ruiner personne... Il y avait environ douze ans que j'avais donné ce conseil au jeune homme lorsqu'il m'apparut ; je ne le reconnaissais pas. C'est moi, Monsieur, me dit-il, que vous avez envoyé à Pondichéry. J'y ai été, j'ai amassé là une centaine de mille francs. Je suis revenu ; je me suis remis à faire des vers, et en voilà que je vous apporte... Ils sont toujours

1. « Mediocribus esse poetis,
Non homines, non Di, non concessere columnæ. »

HORAT., *de Art. Poet.*, v. 373.

mauvais? — Toujours; mais votre sort est arrangé, et je consens que vous continuiez à faire de mauvais vers. — C'est bien mon projet...

Le chirurgien s'étant approché du lit de Jacques, celui-ci ne lui laissa pas le temps de parler. J'ai tout entendu, lui dit-il... Puis, s'adressant à son maître, il ajouta... Il allait ajouter, lorsque son maître l'arrêta. Il était las de marcher; il s'assit sur le bord du chemin, la tête tournée vers un voyageur qui s'avancait de leur côté, à pied, la bride de son cheval, qui le suivait, passait dans son bras.

Vous allez croire, lecteur, que ce cheval est celui qu'on a volé au maître de Jacques; et vous vous tromperez. C'est ainsi que cela arriverait dans un roman, un peu plus tôt ou un peu plus tard, de cette manière ou autrement; mais ceci n'est point un roman, je vous l'ai déjà dit, je crois, et je vous le répète encore. Le maître dit à Jacques :

Vois-tu cet homme qui vient à nous ?

JACQUES

Je le vois.

LE MAÎTRE

Son cheval me paraît bon.

JACQUES

J'ai servi dans l'infanterie, et je ne m'y connais pas.

LE MAÎTRE

Moi, j'ai commandé dans la cavalerie, et je m'y connais.

JACQUES

Après ?

LE MAÎTRE

Après. Je voudrais que tu allasses proposer à cet homme de nous le céder, en payant s'entend.

JACQUES

Cela est bien fou, mais j'y vais. Combien y voulez-vous mettre ?

LE MAÎTRE

Jusqu'à cent écus...

Jacques, après avoir recommandé à son maître de ne pas s'endormir, va à la rencontre du voyageur, lui propose l'achat de son cheval, le paye et l'emmène. Eh bien ! Jacques, lui dit son maître, si vous avez vos pressentiments, vous voyez que j'ai aussi les miens. Ce cheval est beau ; le marchand t'aura juré qu'il est sans défaut ; mais en fait de chevaux tous les hommes sont maquignons.

JACQUES

Et en quoi ne le sont-ils pas ?

LE MAÎTRE

Tu le monteras et tu me céderas le tien.

JACQUES

D'accord.

Les voilà tous les deux à cheval, et Jacques ajoutant :

Lorsque je quittai la maison, mon père, ma mère, mon parrain, m'avaient tous donné quelque chose, chacun selon ses petits moyens ; et j'avais en réserve cinq louis, dont Jean, mon aîné, m'avait fait présent

lorsqu'il partit pour son malheureux voyage de Lisbonne... (Ici Jacques se mit à pleurer, et son maître à lui représenter que cela était écrit là-haut.) Il est vrai, Monsieur, je me le suis dit cent fois ; et avec tout cela je ne saurais m'empêcher de pleurer...

Puis voilà Jacques qui sanglote et qui pleure de plus belle ; et son maître qui prend sa prise de tabac, et qui regarde à sa montre l'heure qu'il est. Après avoir mis la bride de son cheval entre ses dents et essuyé ses yeux avec ses deux mains, Jacques continua :

Des cinq louis de Jean, de mon engagement, et des présents de mes parents et amis, j'avais fait une bourse dont je n'avais pas encore soustrait une obole. Je retrouvai ce magot bien à point ; qu'en dites-vous, mon maître ?

LE MAÎTRE

Il était impossible que tu restasses plus longtemps dans la chaumière.

JACQUES

Même en payant.

LE MAÎTRE

Mais qu'est-ce que ton frère Jean était allé chercher à Lisbonne ?

JACQUES

Il me semble que vous prenez à tâche de me fourvoyer. Avec vos questions, nous aurons fait le tour du monde avant que d'avoir atteint la fin de mes amours.

LE MAÎTRE

Qu'importe, pourvu que tu parles et que j'écoute ? ne sont-ce pas là les deux points importants ? Tu me grondes, lorsque tu devrais me remercier.

JACQUES

Mon frère était allé chercher le repos à Lisbonne. Jean, mon frère, était un garçon d'esprit : c'est ce qui lui a porté malheur ; il eut été mieux pour lui qu'il eût été un sot comme moi ; mais cela était écrit là-haut. Il était écrit que le frère quêteur des Carmes qui venait dans notre village demander des œufs, de la laine, du chanvre, des fruits, du vin à chaque saison, logerait chez mon père, qu'il débaucherait Jean, mon frère, et que Jean, mon frère, prendrait l'habit de moine.

LE MAÎTRE

Jean, ton frère, a été Carme ?

JACQUES

Oui, Monsieur, et Carme déchaux. Il était actif, intelligent, chicaneur ; c'était l'avocat consultant du village. Il savait lire et écrire, et, dès sa jeunesse, il s'occupait à déchiffrer et à copier de vieux parchemins. Il passa par toutes les fonctions de l'ordre, successivement portier, sommelier, jardinier, sacristain, adjoint à procureur et banquier ; du train dont il y allait, il aurait fait notre fortune à tous. Il a marié et bien marié deux de nos sœurs et quelques autres filles du village. Il ne passait pas dans les rues, que les pères, les mères et les enfants n'allassent à lui, et ne lui criassent : « Bonjour, frère Jean ; comment vous portez-vous, frère Jean ? » Il est sûr que quand il entrait dans une maison, la bénédiction du ciel y entrait avec lui ; et que s'il y avait une fille, deux mois après sa visite elle était mariée. Le pauvre frère Jean ! l'ambition le perdit. Le procureur de la maison, auquel on l'avait donné

pour adjoint, était vieux. Les moines ont dit qu'il avait formé le projet de lui succéder après sa mort, que pour cet effet il bouleversa tout le chartrier, qu'il brûla les anciens registres, et qu'il en fit de nouveaux, en sorte qu'à la mort du vieux procureur le diable n'aurait vu goutte dans les titres de la communauté. Avait-on besoin d'un papier, il fallait perdre un mois à le chercher; encore ne le trouvait-on pas. Les Pères démêlèrent la ruse du frère Jean et son objet : ils prirent la chose au grave, et frère Jean, au lieu d'être procureur comme il s'en était flatté, fut réduit au pain et à l'eau, et bien discipliné jusqu'à ce qu'il eût communiqué à un autre la clef de ses registres. Les moines sont implacables. Quand on eut tiré de frère Jean tous les éclaircissements dont on avait besoin, on le fit porteur de charbon dans un laboratoire où l'on distille l'eau des Carmes. Frère Jean, ci-devant banquier de l'ordre et adjoint à procure, maintenant charbonnier ! Frère Jean avait du cœur ; il ne put supporter ce déchet d'importance et de splendeur, et n'attendit qu'une occasion de se soustraire à cette humiliation.

Ce fut alors qu'il arriva dans la même maison un jeune Père qui passait pour la merveille de l'ordre au tribunal et dans la chaire ; il s'appelait le Père Ange. Il avait de beaux yeux, un beau visage, un bras et des mains à modeler. Le voilà qui prêche, qui prêche, qui confesse ; qui confesse ; voilà les vieux directeurs quittés par leurs dévotes ; voilà ces dévotes attachées au jeune Père Ange ; voilà que les veilles de dimanches et de grandes fêtes, la boutique du Père Ange est environnée de pénitents et de pénitentes, et que les vieux Pères attendaient inutilement pratique dans leurs boutiques désertes : ce qui les chagrinait beaucoup... Mais, Monsieur, si je

laisçais là l'histoire de frère Jean et que je reprisse celle de mes amours, ce'a serait peut-être plus gai.

LE MAÎTRE

Non, non ; prenons une prise de tabac, voyons l'heure qu'il est et poursuivis.

JACQUES

J'y consens, puisque vous le voulez...

Mais le cheval de Jacques fut d'un autre avis ; le voilà qui prend tout à coup le mors aux dents et qui se précipite dans une fondrière. Jacques a beau le serrer des genoux et lui tenir la bride courte, du plus bas de la fondrière, l'animal têtu s'élançe et se met à grimper à toutes jambes un monticule où il s'arrête tout court et où Jacques, tournant ses regards autour de lui, se voit entre des fourches patibulaires.

Un autre que moi, lecteur, ne manquerait pas de garnir ces fourches de leur gibier et de ménager à Jacques une triste reconnaissance. Si je vous le disais, vous le croiriez peut-être, car il y a des hasards plus singuliers, mais la chose n'en serait pas plus vraie : ces fourches étaient vacantes.

Jacques laissa reprendre haleine à son cheval, qui de lui-même redescendit la montagne, remonta la fondrière et replaça Jacques à côté de son maître, qui lui dit : « Ah ! mon ami, quelle frayeur tu m'as causée ! je t'ai tenu pour mort... mais tu rêves ; à quoi rêves-tu ? »

JACQUES

A ce que j'ai trouvé là-haut.

LE MAÎTRE

Et qu'y as-tu donc trouvé ?

JACQUES

Des fourches patibulaires, un gibet.

LE MAÎTRE

Diab! cela est de fâcheux augure; mais rappelle-toi ta doctrine. Si cela est écrit là-haut, tu auras beau faire, tu seras pendu, cher ami; et si cela n'est pas écrit là-haut, le cheval en aura menti. Si cet animal n'est pas inspiré, il est sujet à des lubies; il faut y prendre garde...

Après un moment de silence, Jacques se frotta le front et secoua ses oreilles, comme on fait lorsqu'on cherche à écarter de soi une idée fâcheuse, et reprit brusquement :

Ces vieux moines tinrent conseil entre eux et résolurent, à quelque prix et par quelque voie que ce fût, de se défaire d'une jeune barbe qui les humiliait. Savez-vous ce qu'ils firent?... Mon maître, vous ne m'écoutez pas.

LE MAÎTRE

Je t'écoute, je t'écoute : continue.

JACQUES

Ils gagnèrent le portier, qui était un vieux coquin comme eux. Ce vieux coquin accusa le jeune Père d'avoir pris des libertés avec une de ces dévotes dans le parloir, et assura, par serment, qu'il l'avait vu.

Peut-être cela était-il vrai, peut-être cela était-il faux : que sait-on ? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le lendemain de cette accusation, le prieur de la maison fut assigné au nom d'un chirurgien pour être satisfait des remèdes qu'il avait administrés et des soins qu'il avait donnés à ce scélérat de portier dans le cours d'une maladie galante... Mon maître, vous ne m'écoutez pas, et je sais ce qui vous distrait, je gage que ce sont ces fourches patibulaires.

LE MAÎTRE

Je ne saurais en disconvenir.

JACQUES

Je surprends vos yeux attachés sur mon visage ; est-ce que vous me trouvez l'air sinistre ?

LE MAÎTRE

Non, non.

JACQUES

C'est-à-dire, oui, oui. Eh bien, si je vous fais peur, nous n'avons qu'à nous séparer.

LE MAÎTRE

Allons donc, Jacques, vous perdez l'esprit ; est-ce que vous n'êtes pas sûr de vous ?

JACQUES

Non, Monsieur ; et qui est-ce qui est sûr de soi ?

LE MAÎTRE

Tout homme de bien. Est-ce que Jacques, l'honnête Jacques, ne se sent pas là de l'horreur pour le crime?... Allons, Jacques, finissons cette dispute et reprenez votre récit.

JACQUES

En conséquence de cette calomnie ou médisance du portier, on se crut autorisé à faire mille diableries, mille méchancetés à ce pauvre Père Ange dont la tête parut se déranger. Alors on appela un médecin qu'on corrompit et qui attesta que ce religieux était fou et qu'il avait besoin de respirer l'air natal. S'il n'eût été question que d'éloigner ou d'enfermer le Père Ange, c'eût été une affaire bientôt faite ; mais parmi les dévotes dont il était la coqueluche, il y avait de grandes dames à ménager. On leur parlait de leur directeur avec une commisération hypocrite : « Hélas ! ce pauvre Père Ange, c'est bien dommage ! c'était l'aigle de notre communauté. — Qu'est-ce qui lui est donc arrivé ? » A cette question on ne répondait qu'en poussant un profond soupir et en levant les yeux au ciel ; si l'on insistait, on baissait la tête et l'on se taisait. A cette singerie l'on ajoutait quelquefois : « O Dieu ! qu'est-ce de nous !... Il a encore des moments surprenants... des éclairs de génie... Cela reviendra peut-être, mais il y a peu d'espoir... Quelle perte pour la religion !... » Cependant les mauvais procédés redoublaient ; il n'y avait rien qu'on ne tentât pour amener le Père Ange au point où on le disait, et on y aurait réussi si frère Jean ne l'eût pris en pitié. Que vous d'rai-je de plus ? Un soir que nous étions tous endormis, nous entendîmes frapper à notre porte : nous nous levons ; nous ouvrons au Père Ange et à son frère déguisés. Ils passèrent le jour suivant dans la maison ; le lendemain, dès l'aube du jour, ils décampèrent. Ils s'en allaient les mains bien garnies ; car Jean, en m'embrassant, me dit : « J'ai marié les sœurs ; si j'étais resté dans le couvent, deux

ans de plus ce que j'y étais, tu serais un des plus gros fermiers du canton ; mais tout a changé et voilà ce que je puis faire pour toi. Adieu, Jacques, si nous avons du bonheur, le Père et moi, tu t'en ressentiras... » puis il me lâcha dans la main les cinq louis dont je vous ai parlé, avec cinq autres pour la dernière des filles du village, qu'il avait mariée et qui venait d'accoucher d'un gros garçon qui ressemblait à frère Jean comme deux gouttes d'eau.

LE MAÎTRE, sa tabatière ouverte et sa montre replacée,

Et qu'allaient-ils faire à Lisbonne ?

JACQUES

Chercher un tremblement de terre, qui ne pouvait se faire sans eux ; être écrasés, engloutis, brûlés ; comme il était écrit là-haut.

LE MAÎTRE

Ah ! les moines ! les moines !

JACQUES

Le meilleur ne vaut pas grand argent.

LE MAÎTRE

Je le sais mieux que toi.

JACQUES

Est-ce que vous avez passé par leurs mains ?

LE MAÎTRE

Une autre fois, je te dirai cela.

JACQUES

Mais pourquoi est-ce qu'ils sont méchants ?

LE MAÎTRE

Je crois que c'est parce qu'ils sont moines... Et puis revenons à tes amours.

JACQUES

Non, Monsieur, n'y revenons pas.

LE MAÎTRE

Est-ce que tu ne veux plus que je les sache ?

JACQUES

Je le veux toujours ; mais le destin, lui, ne le veut pas. Est-ce que vous ne voyez pas qu'aussitôt que j'en ouvre la bouche, le diable s'en mêle, et qu'il survient toujours quelque incident qui me coupe la parole ? Je ne les finirai pas, vous dis-je, cela est écrit là-haut.

LE MAÎTRE

Essaye, mon ami.

JACQUES

Mais si vous commenciez l'histoire des vôtres, peut-être que cela romprait le sortilège et qu'ensuite les miennes en iraient mieux. J'ai dans la tête que cela tient à cela ; tenez, Monsieur, il me semble quelquefois que le destin me parle.

LE MAÎTRE

Et tu te trouves toujours bien de l'écouter ?

JACQUES

Mais, oui, témoin le jour qu'il me dit que votre montre était sur le dos du porte-balle....

Le maître se mit à bâiller ; en bâillant il frappait de la main sur sa tabatière, il regardait au loin, et en regardant au loin, il dit à Jacques : « Ne vois-tu pas quelque chose sur ta gauche ? »

JACQUES

Oui, et je gage que c'est quelque chose qui ne voudra pas que je continue mon histoire, ni que vous commenciez la vôtre...

Jacques avait raison. Comme la chose qu'ils voyaient venait à eux et qu'ils allaient à elles, ces deux marches en sens contraire abrégèrent la distance ; et bientôt ils aperçurent un char drapé de noir, traîné par quatre chevaux noirs ; couverts de housses noires qui leur enveloppaient la tête et qui descendaient jusqu'à leurs pieds ; derrière, deux domestiques en noir ; à la suite deux autres vêtus de noir, chacun sur un cheval noir, caparaçonné de noir ; sur le siège du char un cocher noir, le chapeau rabattu et entouré d'un long crêpe qui pendait le long de son épaule gauche ; ce cocher avait la tête penchée, laissait flotter ses guides et conduisait moins ses chevaux qu'ils ne le conduisaient. Voilà nos deux voyageurs arrivés au côté de cette voiture funèbre. A l'instant, Jacques pousse un cri, tombe de son cheval plutôt qu'il n'en descend, s'arrache les cheveux, se roule à terre en criant : « Mon capitaine ! mon pauvre capitaine ! c'est lui, j'en saurais douter, voilà ses armes... » Il y avait, en effet, dans le char, un long cercueil sous un drap mortuaire ; sur le drap mortuaire, une épée avec un cordon, et à côté du cercueil un prêtre, son bréviaire à la main et psalmodiant. Le char allait toujours, Jacques le suivait en se lamentant, le

maître suivait Jacques en jurant, et les domestiques certifiaient à Jacques que ce convoi était celui de son capitaine, décédé dans la ville voisine, d'où on le transportait à la sépulture de ses ancêtres. Depuis que ce militaire avait été privé, par la mort d'un autre militaire, son ami, capitaine au même régiment, de la satisfaction de se battre au moins une fois par semaine, il en était tombé dans une mélancolie qui l'avait éteint au bout de quelques mois. Jacques, après avoir payé à son capitaine le tribut d'éloges, de regrets et de larmes qu'il lui devait, fit excuse à son maître, remonta sur son cheval, et ils allaient en silence.

Mais, pour Dieu, l'auteur, me dites-vous, où allaient-ils?... Mais, pour Dieu, lecteur, vous répondrai-je, est-ce qu'on sait où l'on va? Et vous, où allez-vous? Faut-il que je vous rappelle l'aventure d'Ésope? Son maître Xantippe lui dit un soir d'été ou d'hiver, car les Grecs se baignaient dans toutes les saisons : « Ésope, va au bain; s'il y a peu de monde, nous nous baignerons... » Ésope part. Chemin faisant, il rencontre la patrouille d'Athènes. « Où vas-tu? — Où je vais? répond Ésope, je n'en sais rien. — Tu n'en sais rien? marche en prison. — Eh! bien reprit Esope, ne l'avais-je pas bien dit que je ne savais où j'allais? je voulais aller au bain, et voilà que je vais en prison... » Jacques suivait son maître comme vous le vôt e; son maître suivait le sien comme Jacques le suivait. — Mais qui était le maître du maître de Jacques? — Bon, est-ce qu'on manque de maître dans ce monde? Le maître de Jacques en avait cent pour un, comme vous. Mais parmi tant de maîtres du maître de Jacques, il fallait qu'il n'y en eût pas un bon; car d'un jour à l'autre il en changeait. — Il était homme. — Homme passionné comme vous, lecteur;

homme curieux comme vous, lecteur ; homme importun comme vous, lecteur ; homme questionneur comme vous, lecteur. — Et pourquoi questionnait-il ? Belle question ! Il questionnait pour apprendre et pour redire, comme vous, lecteur...

Le maître dit à Jacques : « Tu ne me parais pas disposé à reprendre l'histoire de tes amours. »

JACQUES

Mon pauvre capitaine ! il s'en va où nous allons tous et où il est bien extraordinaire qu'il ne soit pas arrivé plus tôt. Ahi !... Ahi !...

LE MAÎTRE

Mais, Jacques, vous pleurez, je crois?... « Pleurez
 « sans contrainte, parce que vous pouvez pleurer sans
 « honte ; sa mort vous affranchit des bienséances scrupuleuses qui vous gênaient pendant sa vie. Vous
 « n'avez pas les mêmes raisons de dissimuler votre
 « peine que celles que vous aviez de dissimuler votre
 « bonheur ; on ne pensera pas à tirer de vos larmes les
 « conséquences qu'on eût tirées de votre joie. On par-
 « donne au malheur. Et puis il faut dans ce moment
 « se montrer sensible ou ingrat, et, tout bien considéré,
 « il vaut mieux déceler une faiblesse que se laisser
 « soupçonner d'un vice. Je veux que votre plainte soit
 « libre pour être moins douloureuse, je la veux vio-
 « lente pour être moins longue. Rappelez-vous, exagé-
 « rez-vous même ce qu'il était : sa pénétration à sonder
 « les matières les plus profondes ; sa subtilité à discu-
 « ter les plus délicates ; son goût solide qui l'attachait
 « aux plus importantes ; la fécondité qu'il jetait dans les
 « plus stériles ; avec quel art il défendait les accusés :

« son indulgence lui donnait mille fois plus d'esprit
« que l'intérêt ou l'amour-propre n'en donnait au cou-
« pable; il n'était sévère que pour lui seul. Loin de cher-
« cher des excuses aux fautes légères qui lui échappaient,
« il s'occupait avec toute la méchanceté d'un ennemi à
« se les exagérer, et avec tout l'esprit d'un jaloux à
« rabaisser le prix de ses vertus par un examen rigou-
« reux des motifs qui l'avaient peut-être déterminé à
« son insu. Ne prescrivez à vos regrets d'autre terme
« que celui que le temps y mettra. Soumettons-nous à
« l'ordre universel lorsque nous perdons nos amis,
« comme nous nous y soumettrons lorsqu'il lui plaira
« de disposer de nous; acceptons l'arrêt du sort qui les
« condamne, sans désespoir, comme nous l'accepte-
« rons sans résistance lorsqu'il se prononcera contre
« nous. Les devoirs de la sépulture ne sont pas les der-
« niers devoirs de nos âmes. La terre qui se remue
« dans ce moment se raffermira sur la tombe de votre
« amant; mais votre âme conservera toute sa sensi-
« bilité. »

JACQUES

Mon maître, cela est fort beau ; mais à quoi diable cela revient-il? J'ai perdu mon capitaine, j'en suis désolé ; et vous me détachez, comme un perroquet, un lambeau de la consolation d'un homme ou d'une femme à une autre femme qui a perdu son amant.

LE MAÎTRE

Je crois que c'est d'une femme.

JACQUES

Moi, je crois que c'est d'un homme. Mais que ce soit d'un homme ou d'une femme, encore une fois, à quoi

diable cela revient-il? Est-ce que vous me prenez pour la maîtresse de mon capitaine? Mon capitaine, Monsieur, était un brave homme; et moi j'ai toujours été un honnête garçon.

LE MAÎTRE

Jacques, qui est-ce qui vous le dispute?

JACQUES

A quoi diable revient donc votre consolation d'un homme ou d'une femme à une autre femme? A force de vous le demander, vous me le direz peut-être.

LE MAÎTRE

Non, Jacques, il faut que vous trouviez cela tout seul.

JACQUES

J'y rêvais le reste de ma vie, que je ne le devinerais pas, j'en aurais pour jusqu'au jugement dernier.

LE MAÎTRE

Il m'a paru que vous m'écoutiez avec attention tandis que je lisais.

JACQUES

Est-ce qu'on peut la refuser au ridicule?

LE MAÎTRE

Fort bien, Jacques.

JACQUES

Peu s'en est fallu que je n'aie éclaté à l'endroit des bienséances rigoureuses qui me gênaient pendant la vie de mon capitaine, et dont j'avais été affranchi par sa mort.

LE MAÎTRE

Fort bien, Jacques ! J'ai donc fait ce que je m'étais proposé. Dites-moi s'il était possible de s'y prendre mieux pour vous consoler. Vous pleuriez : si je vous avais entretenu de l'objet de votre douleur, qu'en serait-il arrivé ? Que vous eussiez pleuré bien davantage, et que j'aurais achevé de vous désoler. Je vous ai donné le change, et par le ridicule de mon oraison funèbre, et par la petite querelle qui s'en est suivie. A présent convenez que la pensée de votre capitaine est aussi loin de vous que le char funèbre qui le mène à son dernier domicile. Partant, je pense que vous pourrez reprendre l'histoire de vos amours.

JACQUES

Je le pense aussi.

« Docteur, dis-je au chirurgien, demeurez-vous loin d'ici ?

— A un bon quart de lieue au moins.

— Êtes-vous un peu commodément logé ?

— Assez commodément.

— Pourriez-vous disposer d'un lit ?

— Non.

— Quoi ! pas même en payant, en payant bien ?

— Oh ! en payant et en payant bien, pardonnez-moi. Mais, l'ami, vous ne me paraîsez guère en état de payer, et moins encore de bien payer.

— C'est mon affaire. Et serais-je un peu soigné chez vous ?

— Très bien. J'ai ma femme qui a gardé des malades toute sa vie ; j'ai une fille aînée qui fait le poil à tout venant, et qui vous lève un appareil aussi bien que moi.

— Combien me prendriez-vous pour mon logement, ma nourriture et v̄s soins?

— Le chirurgien dit en se grattant l'oreille : Pour le logement... la nourriture... les soins... Mais qui est-ce qui r̄e r̄pondra du payement?

— Je payerai tous les jours.

— Voilà ce qui s'appelle parler, cela... »

Mais, Monsieur, je crois que vous ne m'écoutez pas.

LE MAÎTRE

Non, Jacques, il était écrit là-haut que tu parlerais cette fois, qui ne sera peut-être pas la dernière, sans être écouté.

JACQUES

Quand on n'écoute pas celui qui parle, c'est qu'on ne pense à riēn, ou qu'on pense à autre chose que ce qu'il dit : lequel des deux faisiez-vous ?

LE MAÎTRE

Le dernier. Je rêvais à ce qu'un des domestiques noirs qui suivait le char funèbre te disait, que ton capitaine avait été privé, par la mort de son ami, du plaisir de se battre au moins une fois par semaine. As-tu compris quelque chose à cela ?

JACQUES

Assurément !

LE MAÎTRE

C'est pour moi une énigme que tu m'obligerais de m'expliquer.

JACQUES

Et que diable cela vous fait-il ?

LE MAÎTRE

Peu de chose ; mais quand tu parleras, tu veux apparemment être écouté ?

JACQUES

Cela va sans dire.

LE MAÎTRE

Eh bien ! en conscience, je ne saurais t'en répondre, tant que cet inintelligible propos me chiïonnera la cervelle. Tire-moi de là, je t'en prie.

JACQUES

A la bonne heure ! mais jurez-moi, du moins, que vous ne m'interromprez plus.

LE MAÎTRE

A tout hasard, je te le jure.

JACQUES

C'est que mon capitaine, bon homme, galant homme, homme de mérite, un des meilleurs officiers du corps, mais homme un peu hétéroclite, avait rencontré et fait amitié avec un autre officier du même corps, bon homme aussi, galant homme aussi, homme de mérite aussi, aussi bon officier que lui, mais homme aussi hétéroclite que lui...

Jacques était à entamer l'histoire de son capitaine, lorsqu'ils entendirent une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux qui s'acheminaient derrière eux. C'était le même char lugubre qui revenait sur ses pas. Il était

entouré... De gardes de la Ferme? — Non. — De cavaliers de maréchaussée? — Peut-être. Quoi qu'il en soit, ce cortège était précédé du prêtre en soutane et en surplis, les mains derrière le dos. Qui fut bien surpris? Ce fut Jacques, qui s'écria: « Mon capitaine, mon pauvre capitaine n'est pas mort! Dieu soit loué!... » Puis Jacques tourne bride, pique des deux, s'avance à toutes jambes au-devant du prétendu convoi. Il n'en était pas à trente pas que les gardes de la Ferme ou les cavaliers de maréchaussée le couchent en joue, et lui crient: « Arrête, retourne sur tes pas, ou tu es mort... » Jacques s'arrêta tout court, consulta le destin dans sa tête; il lui sembla que le destin lui disait: Retourne sur tes pas: ce qu'il fit. Son maître lui dit: Eh bien! Jacques, qu'est-ce?

JACQUES

Ma foi, je n'en sais rien.

LE MAÎTRE

Et pourquoi?

JACQUES

Je n'en sais pas davantage.

LE MAÎTRE

Tu verras que ce sont des contrebandiers qui auront rempli cette bière de marchandises prohibées, et qu'ils auront été vendus à la Ferme par les coquins mêmes de qui ils les avaient achetées.

JACQUES

Mais pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine?

LE MAÎTRE

Ou c'est un enlèvement. On aura caché dans ce cercueil, que sait-on, une femme, une fille, une religieuse ; ce n'est pas le linceul qui fait le mort.

JACQUES

Mais pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine ?

LE MAÎTRE

Ce sera tout ce qu'il te plaira ; mais achève-moi l'histoire de ton capitaine.

JACQUES

Vous tenez encore à cette histoire ? Mais peut-être que mon capitaine est encore vivant.

LE MAÎTRE

Qu'est-ce que cela fait à la chose ?

JACQUES

Je n'aime pas à parler des vivants, parce qu'on est de temps en temps exposé à rougir du bien et du mal qu'on en a dit, du bien qu'ils gâtent, du mal qu'ils réparent.

LE MAÎTRE

Ne sois ni fade panégyriste, ni censeur amer ; dis la chose comme elle est.

JACQUES

Cela n'est pas aisé. N'a-t-on pas son caractère, son intérêt, son goût, ses passions, d'après quoi l'on exagère ou l'on atténue ? Dis la chose comme elle est !... Cela n'arrive peut-être pas deux fois en un jour dans

toute une grande ville. Et celui qui vous écoute est-il mieux disposé que celui qui parle? Non. D'où il doit arriver que deux fois à peine en un jour, dans toute une grande ville, on soit entendu comme on dit.

LE MAÎTRE

Que diable, Jacques, voilà des maximes à proscrire l'usage de la langue et des oreilles, à ne rien dire, à ne rien écouter et à ne rien croire! Cependant, dis comme toi, je t'écouterai comme moi, et je te croirai comme je pourrai.

JACQUES

Mon cher maître, la vie se passe en quiproquos. Il y a les quiproquos d'amour, les quiproquos d'amitié, les quiproquos de politique, de finance, d'église, de magistrature, de commerce, de femmes, de maris...

LE MAÎTRE

Eh! laisse là ces quiproquos, et tâche de t'apercevoir que c'est en faire un grossier que de t'embarquer dans un chapitre de morale, lorsqu'il s'agit d'un fait historique. L'histoire de ton capitaine?

JACQUES

Si l'on ne dit presque rien dans ce monde, qui soit entendu comme on le dit, il y a bien pis, c'est qu'on n'y fait presque rien qui soit jugé comme on l'a fait.

E MAÎTRE

Il n'y a peut-être pas sous le ciel une autre tête qui contienne autant de paradoxes que la tienne.

JACQUES

Et quel mal y aurait-il à cela? Un paradoxe n'est pas toujours une fausseté.

LE MAÎTRE

Il est vrai.

JACQUES

Nous passions à Orléans, mon capitaine et moi. Il n'était bruit dans la ville que d'une aventure récemment arrivée à un citoyen appelé M. Le Pelletier, homme pénétré d'une si profonde commisération pour les malheureux qu'après avoir réduit, par des aumônes démesurées, une fortune assez considérable au plus étroit nécessaire, il allait de porte en porte chercher dans la bourse d'autrui des secours qu'il n'était pas en état de puiser dans la sienne.

LE MAÎTRE

Et tu crois qu'il y avait deux opinions sur la conduite de cet homme-là ?

JACQUES

Non, parmi les pauvres ; mais presque tous les riches, sans exception, le regardaient comme une espèce de fou ; et peu s'en fallut que ses proches ne le fissent interdire comme dissipateur. Tandis que nous nous rafraîchissions dans une auberge, une foule d'oisifs s'était rassemblée autour d'une espèce d'orateur, le barbier de la rue, et lui disait : Vous y étiez, vous ; racontez-nous comment la chose s'est passée.

— Très volontiers, répondit l'orateur du coin, qui ne demandait pas mieux que de pérorer. M. Aubertot, une de mes pratiques, dont la maison fait face à l'église des capucins, était sur sa porte : M. Le Pelletier l'aborde et lui dit : « Monsieur Aubertot, ne me donnerez-vous

« rien pour mes amis ? » car c'est ainsi qu'il appelle les pauvres, comme vous savez.

« — Non, pour aujourd'hui, monsieur Le Pelletier. »

« M. Le Pelletier insiste. « Si vous saviez en faveur de qui je sollicite votre charité ! c'est une pauvre femme qui vient d'accoucher, et qui n'a pas un guenillon pour entortiller son enfant.

« — Je ne saurais.

« — C'est une jeune et belle fille qui manque d'ouvrage et de pain, et que votre libéralité sauvera peut-être du désordre.

« — Je ne saurais.

« — C'est un manœuvre qui n'avait que ses bras pour vivre et qui vient de se fracasser une jambe en tombant de son échafaud.

« — Je ne saurais, vous dis-je.

« — Allons, monsieur Aubertot, laissez-vous toucher, et soyez sûr que jamais vous n'aurez l'occasion de faire une action plus méritoire.

« — Je ne saurais, je ne saurais.

« — Mon bon, mon miséricordieux monsieur Aubertot !...

« — Monsieur Le Pelletier, laissez-moi en repos ; quand je veux donner, je ne me fais pas prier... »

« — Et cela dit, M. Aubertot lui tourne le dos, passe de sa porte dans son magasin, où M. Le Pelletier le suit ; il le suit de son magasin dans son arrière-boutique, de son arrière-boutique dans son appartement ; là, M. Aubertot, excédé des instances de M. Le Pelletier, lui donne un soufflet... »

Alors mon capitaine se lève brusquement et dit à l'orateur : « Et il ne le tua pas ?

— Non, Monsieur ; est-ce qu'on tue comme cela ?

— Un soufflet, morbleu ! un soufflet ? Et que fit-il donc ?

— Ce qu'il fit après son soufflet reçu ? il prit un air riant, et dit à M. Aubertot : « Cela, c'est pour moi ; mais « mes pauvres ?... »

A ce mot tous les auditeurs s'écrièrent d'admiration, excepté mon capitaine qui leur disait : « Votre M. Le Pelletier, Messieurs, n'est qu'un gueux, un malheureux, un lâche, un infâme, à qui cependant cette épée aurait fait prompte justice, si j'avais été là ; et votre Aubertot aurait été bien heureux, s'il ne lui en avait coûté que le nez et les deux oreilles. »

L'orateur répliqua : « Je vois, Monsieur, que vous n'auriez pas laissé le temps à l'homme insolent de reconnaître sa faute, de se jeter aux pieds de M. Le Pelletier et de lui présenter sa bourse.

— Non certes !

— Vous êtes un militaire, et M. Le Pelletier est un chrétien ; vous n'avez pas les mêmes idées du soufflet.

— La joue de tous les hommes d'honneur est la même.

— Ce n'est pas tout à fait l'avis de l'Évangile

— L'Évangile est dans mon cœur et dans mon fourreau, et je n'en connais pas d'autre... »

Le vôtre, mon maître, est je ne sais où ; le mien est là-haut ; chacun apprécie l'injure et le bienfait à sa manière ; et peut-être n'en portons-nous pas le même jugement dans deux instants de notre vie.

LE MAÎTRE

Après, maudit bavard, après...

Lorsque le maître de Jacques avait pris de l'humeur, Jacques se taisait, se mettait à rêver, et souvent ne

rompait le silence que par un propos, lié dans son esprit, mais aussi décousu dans la conversation que la lecture d'un livre dont on aurait sauté quelques feuillets. C'est précisément ce qui lui arriva lorsqu'il dit :
Mon cher maître...

LE MAÎTRE

Ah! la parole t'est enfin revenue. Je m'en réjouis pour tous deux, car je commençais à m'ennuyer de ne te pas entendre, et toi de ne pas parler. Parle donc...

Jacques allait commencer l'histoire de son capitaine, lorsque, pour la seconde fois, son cheval, se jetant brusquement hors de la grande route à droite, l'emporte à travers une longue plaine, à un bon quart de lieue de distance, et s'arrête tout court entre des fourches patibulaires... Entre des fourches patibulaires! Voilà une singulière allure de cheval de mener son cavalier au gibet!... « Qu'est-ce que cela signifie? disait Jacques. Est-ce un avertissement du destin? »

LE MAÎTRE

Mon ami, n'en doutez pas. Votre cheval est inspiré, et le fâcheux, c'est que tous ces pronostics, inspirations, avertissements d'en haut par rêves, par apparitions, ne servent à rien; la chose n'en arrive pas moins. Cher ami, je vous conseille de mettre votre conscience en bon état, d'arranger vos petites affaires et de me dépêcher, le plus vite que vous pourrez, l'histoire de votre capitaine et celle de vos amours, car je serais fâché de vous perdre sans les avoir entendues. Quand vous vous souciez encore plus que vous ne faites, à quoi cela remédierait-il? L'arrêt du destin, prononcé deux fois par votre cheval, s'accomplira.

Voyez, n'avez-vous rien à restituer à personne? Confiez-moi vos dernières volontés, et soyez sûr, qu'elles seront fidèlement remplies. Si vous m'avez pris quelque chose, je vous le donne; demandez-en seulement pardon à Dieu, et pendant le temps plus ou moins court que nous avons encore à vivre ensemble, ne me volez plus.

JACQUES

J'ai beau revenir sur le passé, je n'y vois rien à démêler avec la justice des hommes. Je n'ai ni tué ni volé, ni violé.

LE MAÎTRE

Tant pis; à tout prendre, j'aimerais mieux que le crime fût commis qu'à commettre, et pour cause.

JACQUES

Mais, Monsieur, ce ne sera peut-être pas pour mon compte, mais pour le compte d'un autre, que je serai pendu.

LE MAÎTRE

Cela se peut.

JACQUES

Ce n'est peut-être qu'après ma mort que je serai pendu.

LE MAÎTRE

Cela se peut encore.

JACQUES

Je ne serai peut-être pas pendu du tout.

LE MAÎTRE

J'en doute.

JACQUES

Il est peut-être écrit là-haut que j'assisterai seulement à la potence d'un autre ; et cet autre là, qui sait qui il est ? s'il est proche, ou s'il est loin ?

LE MAÎTRE

Monsieur Jacques, soyez pendu, puisque le sort le veut, et que votre cheval le dit ; mais ne soyez pas insolent ; finissez vos conjectures impertinentes, et faites-moi vite l'histoire de votre capitaine.

JACQUES

Monsieur, ne vous fâchez pas, on a quelquefois pendu de fort honnêtes gens : c'est un quiproquo de justice.

LE MAÎTRE

Ces quiproquos-là sont affligeants. Parlons d'autre chose.

Jacques, un peu rassuré par les interprétations diverses qu'il avaient trouvées au pronostic du cheval, dit :

« Quand j'entrais au régiment, il y avait deux officiers à peu près égaux : d'âge, de naissance, de service et de mérite. Mon capitaine ne était l'un des deux. La seule différence qu'il y eût entre eux, c'est que l'un était riche et que l'autre ne l'était pas. Mon capitaine était le riche. Cette conformité devait produire ou la sympathie, ou l'antipathie la plus forte : elle produisit l'une et l'autre... »

Ici Jacques s'arrêta, et cela lui arriva plusieurs fois

dans le cours de son récit, à chaque mouvement de tête que son cheval faisait de droite et de gauche. Alors, pour continuer, il reprenait sa dernière phrase, comme s'il avait eu le hoquet.

... Elle produisit l'une et l'autre. Il y avait des jours où ils étaient les meilleurs amis du monde, et d'autres où ils étaient ennemis mortels. Les jours d'amitié ils se cherchaient, ils se fêtaient, ils s'embrassaient, ils se communiquaient leurs peines, leurs plaisirs, leurs besoins ; ils se consultaient sur leurs affaires les plus secrètes, sur leurs intérêts domestiques, sur leurs espérances, sur leurs craintes, sur leurs projets d'avancement. Le lendemain, se rencontraient-ils ? ils passaient l'un à côté de l'autre sans se regarder, ou ils se regardaient fièrement, ils s'appelaient Monsieur, ils s'adressaient des mots durs, ils mettaient l'épée à la main et se battaient. S'il arrivait que l'un des deux fût blessé, l'autre se précipitait sur son camarade, pleurait, se désespérait, l'accompagnait chez lui et s'établissait à côté de son lit jusqu'à ce qu'il fût guéri. Huit jours, quinze jours, un mois après, c'était à recommencer, et l'on voyait, d'un instant à un autre, deux braves gens... deux braves gens, deux amis sincères, exposés à périr par la main l'un de l'autre, et le mort n'aurait certainement pas été le plus à plaindre des deux. On leur avait parlé plusieurs fois de la bizarrerie de leur conduite ; moi-même, à qui mon capitaine avait permis de parler, je lui disais : « Mais, Monsieur, s'il vous arrivait de le tuer ? » A ces mots, il se mettait à pleurer et se couvrait les yeux de ses mains ; il courait dans son appartement comme un fou. Deux heures après, ou son camarade le ramenait chez lui blessé, ou

il rendait le même service à son camarade. Ni mes remontrances... ni mes remontrances, ni celles des autres n'y faisaient rien; on n'y trouva de remède qu'à les séparer. Le ministre de la guerre fut instruit d'une persévérance si singulière dans des extrémités si opposées, et mon capitaine nommé à un commandement de place, avec injonction expresse de se rendre sur-le-champ à son poste, et défense de s'en éloigner; une autre défense fixa son camarade au régiment... Je crois que ce maudit cheval me fera devenir fou... A peine les ordres du ministre furent-ils arrivés que mon capitaine, sous prétexte d'aller remercier de la faveur qu'il venait d'obtenir, partit pour la cour, représenta qu'il était riche et que son camarade indigent avait le même droit aux grâces du roi; que le poste qu'on venait de lui accorder récompenserait les services de son ami, suppléerait à son peu de fortune, et qu'il en serait, lui, comblé de joie. Comme le ministre n'avait eu d'autre intention que de séparer ces deux hommes bizarres, et que les procédés généreux touchent toujours, il fut arrêté... Maudite bête, tiendras-tu ta tête droite?... Il fut arrêté que mon capitaine resterait au régiment, et que son camarade irait occuper le commandement de place.

A peine furent-ils séparés, qu'ils sentirent le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre; ils tombèrent dans une mélancolie profonde. Mon capitaine demanda un congé de semestre pour aller prendre l'air natal; mais, à deux lieues de la garnison, il vend son cheval, se déguise en paysan et s'achemine vers la place que son ami commandait. Il paraît que c'était une démarche concertée entre eux. Il arrive... Va donc où tu voudras! Y a-t-il encore là quelque gibet qu'il te plaise de visiter?... Riez bien, Monsieur; cela est en effet très plaisant... Il

arrive ; mais il était écrit là-haut que, quelques précautions qu'ils prissent pour cacher la satisfaction qu'ils avaient de se revoir et de ne s'aborder qu'avec les marques extérieures de la subordination d'un paysan à un commandant de place, des soldats, quelques officiers qui se rencontraient par hasard à leur entrevue et qui seraient instruits de leur aventure, prendraient des soupçons et iraient prévenir le major de la place.

Celui-ci, nommé prudent, sourit de l'avis, mais ne laissa pas d'y attacher toute l'importance qu'il méritait. Il mit des espions autour du commandant. Leur premier rapport fut que le commandant sortait peu, et que le paysan ne sortait point du tout. Il était impossible que ces deux hommes vécussent ensemble huit jours de suite, sans que leur étrange manie les reprit ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Vous voyez, lecteur, combien je suis obligé ; il ne tiendrait qu'à moi de donner un coup de fouet aux chevaux qui traînent le carrosse drapé de noir, d'assembler, à la porte du gîte prochain, Jacques, son maître, les gardes des fermes ou les cavaliers de maréchaussée avec le reste de leur cortège ; d'interrompre l'histoire du capitaine de Jacques et de vous impatienter à mon aise ; mais pour cela il faudrait mentir ; et je n'aime pas le mensonge, à moins qu'il ne soit utile et forcé. Le fait est que Jacques et son maître ne virent plus le carrosse drapé, et que Jacques, toujours inquiet de l'allure de son cheval, continua son récit :

Un jour, les espions rapportèrent au major qu'il y avait eu une contestation fort vive entre le commandant et le paysan ; qu'ensuite ils étaient sortis, le paysan mar-

chant le premier, le commandant ne le suivant qu'à regret, et qu'ils étaient entrés chez un banquier de la ville, où ils étaient encore.

On apprend dans la suite que, n'espérant plus de se revoir, ils avaient résolu de se battre à toute outrance, et que, sensible aux devoirs de la plus tendre amitié, au moment même de la férocité la plus inouïe, mon capitaine qui était riche, comme je vous l'ai dit... mon capitaine, qui était riche, avait exigé de son camarade qu'il acceptât une lettre de change de vingt-quatre mille livres, qui lui assurât de quoi vivre chez l'étranger, au cas qu'il fût tué, celui-ci protestant qu'il ne se battrait point sans ce préalable; l'autre répondant à cette offre : « Est-ce que tu crois, mon ami, que si je te tue, je te survivrai?... » J'espère, Monsieur, que vous ne me condamnerez pas à finir notre voyage sur ce bizarre animal...

Ils sortaient de chez le banquier, et ils s'acheminaient vers les portes de la ville, lorsqu'ils se virent entourés du major et de quelques officiers. Quoique cette rencontre eût l'air d'un incident fortuit, nos deux amis, nos deux ennemis, comme il vous plaira de les appeler, ne s'y méprirent pas. Le paysan se laissa reconnaître pour ce qu'il était. On alla passer la nuit dans une maison écartée. Le lendemain, dès la pointe du jour, mon capitaine, après avoir embrassé plusieurs fois son camarade, s'en sépara pour ne plus le revoir. A peine fut-il arrivé dans son pays qu'il mourut.

LE MAÎTRE

Et qui est-ce qui t'a dit qu'il était mort?

JACQUES

Et ce cercueil? et ce carrosse à ses armes? Mon pauvre capitaine est mort, je n'en doute pas.

LE MAÎTRE

Et ce prêtre les mains liées sur le dos; et ces gens les mains liées sur le dos; et ces gardes de la Ferme ou ces cavaliers de maréchaussée; et ce retour du convoi vers la ville? Ton capitaine est vivant, je n'en doute pas; mais ne sais-tu rien de son camarade?

JACQUES

L'histoire de son camarade est une belle ligne du grand rouleau ou de ce qui est écrit là-haut.

LE MAÎTRE

J'espère...

Le cheval de Jacques ne permit pas à son maître d'achever; il part comme un éclair, ne s'écartant ni à droite ni à gauche, suivant la grande route. On ne vit plus Jacques; et son maître, persuadé que le chemin aboutissait à des fourches patibulaires, se tenait les côtés de rire. Et puisque Jacques et son maître ne sont bons qu'ensemble et ne valent rien séparés non plus que Don Quichotte sans Sancho et Richardet sans Ferragus, ce que le continuateur de Cervantès¹ et l'imitateur de l'Arioste, monsieur Forti-Guerra², n'ont pas

1. Avellaneda (Alonzo-Fernandez d') fit imprimer en 1614, à Tarragone, une suite de *Don Quichotte*. Cet ouvrage, peu estimé, a cependant été traduit en 1704 par Le Sage, sous le titre de *Nouvelles Aventures de Don Quichotte*. (Br.)

2. Forti-Guerra ou Forte-Guerri, né à Pistoie en 1674, mort le 17 février 1735, fit en très peu de temps son poème de *Ricciardetto*

assez compris, lecteur, causons ensemble jusqu'à ce qu'ils se soient rejoints.

Vous allez prendre l'histoire du capitaine de Jacques pour un conte, et vous aurez tort. Je vous proteste que telle qu'il l'a racontée à son maître, tel fut le récit que j'en avais entendu faire aux Invalides, je ne sais en quelle année, le jour de Saint-Louis, à table chez un monsieur de Saint-Etienne, major de l'hôtel; et l'historien qui parlait en présence de plusieurs autres officiers de la maison, qui avaient connaissance du fait, était un personnage grave qui n'avait point du tout l'air d'un badin. Je vous le répète donc pour ce moment et pour la suite : soyez circonspect si vous ne voulez pas prendre dans cet entretien de Jacques et de son maître le vrai pour le faux, le faux pour le vrai. Vous voilà bien averti, et je m'en lave les mains. — Voilà, me direz-vous, deux hommes bien extraordinaires! — Et c'est là ce qui vous met en défiance? Premièrement, la nature est si variée, surtout dans les instincts et les caractères, qu'il n'y a rien de si bizarre dans l'imagination d'un poète dont l'expérience et l'observation ne vous offrissent le modèle dans la nature. Moi, qui vous parle, j'ai rencontré le pendant du *Médecin malgré lui*, que j'avais regardé jusque-là comme la plus folle et la plus gaie des fictions. — Quoi! le pendant du mari à qui sa femme dit : J'ai trois enfants sur les bras, et qui lui répond : Mets-les à terre... Ils me demandent du

(Richardet), dont il composa en un seul jour le premier chant, voulant prouver par là combien il était facile de réussir dans le genre de l'Arioste. Le *Richardet* fut imprimé en 1738, trois ans après la mort de l'auteur; il a été traduit ou plutôt imité en vers français par Duménil, 1766, et par Mancini-Nivernois, Paris, 1796. (Ba.)

pain : donne-leur le fouet! — Précisément. Voici son entretien avec ma femme.

« Vous voilà, monsieur Gousse ?

— Non, Madame, je ne suis pas un autre.

— D'où venez-vous ?

— D'où j'étais allé.

— Qu'avez-vous fait là ?

— J'ai raccommodé un moulin qui allait mal.

— A qui appartenait ce moulin ?

— Je n'en sais rien ; je n'étais pas allé pour raccommoder le meunier.

— Vous êtes fort bien vêtu contre votre usage : pourquoi sous cet habit, qui est très propre, une chemise sale ?

— C'est que je n'en ai qu'une.

— Et pourquoi n'en avez-vous qu'une ?

— C'est que je n'ai qu'un corps à la fois.

— Mon mari n'y est pas, mais cela ne vous empêchera pas de diner ici.

— Non, puisque je ne lui ai confié ni mon estomac ni mon appétit.

— Comment se porte votre femme ?

— Comme il lui plaît ; c'est son affaire.

— Et vos enfants ?

— A merveille !

— Et celui qui a de si beaux yeux, un si bel embonpoint, une si belle peau ?

— Beaucoup mieux que les autres ; il est mort.

— Leur apprenez-vous quelque chose ?

— Non, Madame.

— Quoi ! ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme ?

— Ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme.

— Et pourquoi cela ?